Georg Lukács

Questions d'organisation de la troisième Internationale.

1920

Traduction de Jean-Pierre Morbois



Affiche de propagande de la troisième Internationale



Carte ethnique de l'Empire d'Autriche-Hongrie En rouge, à gauche, les territoires de la République d'Autriche-allemande (Deutschösterreich)

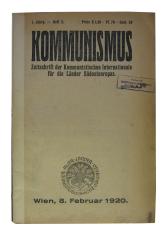
GEORG LUKÁCS : QUESTIONS D'ORGANISATION DE LA TROISIÈME INTERNATIONALE.



Geor Lileic

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács : Organisationsfragen der dritten Internationale (1920).

Il occupe les pages 188 à 201 du recueil *Taktik und Ethik, Politische Aufsätze I* [Tactique et Éthique, Essais politiques I.] (Sammlung Luchterhand, Darmstadt & Neuwied, 1975).



Il a été publié à l'origine dans *Kommunismus*, revue de l'Internationale Communiste pour les pays du Sud-Est de l'Europe, 1ère année, Cahier 8-9, Vienne, 15/03/1920, pp. 238-250.

Il était jusqu'à présent inédit en français. Les notes du traducteur sont marquées NdT.

Lukács exprime dans cet article des idées personnelles sur l'organisation de l'Internationale Communiste, issues de sa conviction que la troisième Internationale doit être, au contraire de la deuxième, le quartier général de la Révolution mondiale. Elle seule peut assurer la victoire du prolétariat mondial investi de la mission historique d'éliminer un capitalisme discrédité par les désastres de la guerre. On y trouve l'idée, nouvelle pour l'époque, que la nation n'est qu'un stade transitoire du développement du capitalisme en voie de mondialisation.

Questions d'organisation de la troisième Internationale. 1

1.

La deuxième Internationale était un rassemblement lâche des partis socialistes; la troisième Internationale doit devenir la véritable unité du mouvement socialiste. Dans cette comparaison, il y a deux éléments remarquables et lourds de conséquences. Premièrement, que dans la deuxième Internationale agonisante, ce sont les partis individuels – nationaux – qui ont formé les entités organisationnelles immédiates; l'Internationale n'était que leur « alliance », leur « réunion ». En opposition radicale à cela, chaque parti communiste se considère simple membre de l'Internationale. comme un L'internationale elle-même est la donnée immédiate, elle est la réalité révolutionnaire proprement dite et décisive. Les partis individuels ne sont plus que de simples sections, qui ne peuvent trouver leur propre sens que dans une collaboration organisée.

Mais il y a une autre contradiction qui paraît encore plus importante que celui-ci : la deuxième Internationale s'est vue *comme une réalité*, tandis que la troisième Internationale est l'idée régulatrice des actions du prolétariat, *son objectif incontournable*. La contradiction que semble recéler cette phrase est en vérité une simple apparence. L'idéel, le devoir, la finalité signifient dans la

Les remarques qui suivent ne veulent soulever cette question que pour en discuter et n'ont aucunement la prétention de l'avoir épuisée, même sous forme d'esquisse. Il y a toute une série de questions importantes, par exemple l'accueil de nouveaux partis dans la troisième Internationale etc. que nous ne pouvions pas du tout aborder.

troisième Internationale une réalité incomparablement plus haute et plus vivante que celle que la seconde n'a jamais pu avoir. Car ce caractère de devoir de la troisième Internationale résulte de l'interaction entre l'unité vivante du prolétariat telle qu'elle est donnée en tant que réalité et la critique également vivante que le prolétariat exerce toujours sur cette réalité. Cette autocritique du prolétariat, qui s'exprime de la façon la plus claire dans ses actes, révèle que l'étape atteinte à chaque fois est une pure apparence, une tentative insuffisante de matérialisation de la vraie unité du prolétariat et pousse de même toujours plus puissamment en direction de la vraie unité. La troisième Internationale est justement cette poussée et cette recherche, cette critique et cet effort ; elle n'est rien de fixé ni de rigide, mais le principe vital du prolétariat révolutionnaire. En se posant comme réalité, alors même que l'unité active du prolétariat, comme le montrent la guerre mondiale et événements qui l'on suivie. la internationale a sombré dans une réalité sur le papier, en une unité bureaucratique, et elle a ainsi perdu pour toujours toute possibilité interne de vie.

Ce point de vue nous ramène à la contradiction évoquée en premier. Les partis de la deuxième Internationale ont pu en apparence se référer à la formule du *Manifeste Communiste* selon laquelle « bien qu'elle ne soit pas, quant au fond, une lutte nationale, la lutte du prolétariat contre la bourgeoisie en revêt cependant d'abord la forme » ² Mais de même que sur tous les points, là-aussi, la forme a pris le dessus sur le contenu (qui, selon le

_

Karl Marx, Friedrich Engels, *Manifeste du Parti Communiste*, trad. Laura Lafargue, Paris, Librio, 1998, p. 40.

Manifeste, ne peut jamais être national), et on en est aussi resté dans une phase de la lutte de classes, tandis que le d'abord énoncé ci-dessus a perdu sa validité, y compris pour la forme. Car Nation 3 est une expression idéologique pour un stade déterminé de l'évolution capitaliste qui, après que ce stade est passé, doit aussi perdre son importance idéologique. Tant que l'idéologie de la nation a accompagné les efforts de concentration de la bourgeoisie, l'élimination des reliquats féodal en dégageant la voie l'absolutisme développement capitaliste (Unité de l'Allemagne et de l'Italie), elle n'a pas seulement été objectivement favorable au prolétariat, mais elle lui a imposé une forme de lutte de classe où la structure nationale jouait obligatoirement un rôle décisif. Ceci a radicalement changé avec l'entrée dans la phase impérialiste. Le capitalisme a atteint un degré de développement où il est devenu « un phénomène international par nature, un tout inséparable qu'on ne peut comprendre que dans ses rapports réciproques et auquel aucun État ne saurait se soustraire. » ⁴ Ce caractère international, qui constitue la préparation dialectique, l'étape préliminaire vers le véritable internationalisme de l'organisation mondiale prolétarienne n'a été qu'accentué par la guerre et son

Pour simplifier les choses, il n'est question ici que du sens économique et politique du mot *Nation*. La signification purement culturelle, une question beaucoup plus embrouillée, est d'autant moins prise en compte ici qu'elle n'est jamais un facteur véritablement efficient dans le développement capitaliste, mais toujours seulement un prétexte et un mot d'ordre de la lutte proprement dite.

Rosa Luxemburg, *La crise de la Social-Démocratie (la brochure de Junius)*, 1915, in https://www.marxists.org/francais/luxembur/junius/index.html, VII, p. 36.

issue. L'éclatement du cadre national d'organisation de l'économie qui a été préparée avec l'impérialisme, précisément par le volontarisme et l'accentuation du caractère national, par son expansion agressive et son désir de soumettre, s'achève dans les formes dans lesquelles la guerre mondiale doit être liquidée. L'Europe centrale et l'Europe orientale n'ont pas vécu le développement parallèle de la production capitaliste naissante et des États nationaux unitaires. Le déclin des formations étatiques de l'absolutisme féodal ne pouvait se produire qu'après l'apogée du développement capitaliste (Le fait que quelques-uns de ces États soient économiquement plus qu'arriérés modifie fort peu les aspects de la situation en termes de politique mondiale).

Les « États nationaux » nés par suite de la guerre sont de ce fait tous non-viables. L'impossibilité de trouver de véritables « frontières linguistiques » etc. n'est pas seulement une complication « historique fortuite » du problème, mais elle est au contraire fondée sur le fait que ces peuples ont laissé passer sans retour possible le moment de leur organisation étatique nationale (c'est-à-dire du capitalisme émergent). Nous nous trouvons aujourd'hui devant un dilemme insoluble. Ou bien le champ économique doit être étendu bien au-delà des frontières linguistiques, ce par quoi toutes les questions insolubles du régime absolutiste féodal se trouvent réactivées à un niveau supérieur (Tchéco-slovaquie), ou bien le nouvel État est d'emblée incapable d'une existence économique autonome (Autriche-allemande). ⁵

⁻

Proclamée le 12 novembre 1918, la République d'Autricheallemande (*Deutschösterreich*) avait pour vocation de regrouper les populations germanophones de l'Empire d'Autriche-Hongrie après sa

Mais même dans le premier cas, la série des questions insolubles n'est pas terminée. Même si le nouvel État s'efforce de s'assurer un espace économique autochtone, capable d'expansion impérialiste - sans parler du mot d'ordre démocratique du droit à l'autodétermination ces questions ne peuvent plus se régler par une simple soumission politico-militaire. Des territoires qui, dans leur nature (questions de localisation!), nécessairement liés à d'autres territoires, ne peuvent pas se séparer sans autre forme de procès des anciennes entités et s'intégrer au nouveau territoire. (exemple la Pologne en ce qui concerne la Galicie). D'un autre côté, l'ancien lien ne peut pas non plus être reconstitué, de sorte qu'est apparu une oscillation et un glissement dans la complémentarité des districts constant économiques, un dépassement de la structuration capitaliste nationale, mais qui n'a pas encore trouvé une forme véritable, la structuration économique nationale dans la république fédérative soviétique; cela forme obligatoirement en conséquence un chaos vacillant de ci de là. La situation en Europe de l'Ouest est naturellement beaucoup plus stable, mais là aussi, on peut déjà remarquer le dépassement des formes politiques (nationales) par les formes économiques, et cela apparaîtra selon toute vraisemblance de plus en plus fortement.

Par rapport à cette évolution, la faillite de l'esprit qui s'était incarné dans l'organisation de la deuxième Internationale était inévitable. Ce n'est pas simplement

décomposition et de se rattacher à l'Allemagne. Mais les alliés s'y sont opposés, ont interdit l'appellation *Deutschösterreich* ainsi que l'*Anschluß*. NdT.

le manque de compréhension théorique de la nature de la phase impérialiste du capitalisme qui a causé cette faillite. Ce manque de compréhension lui-même est bien davantage la conséquence nécessaire du comportement global que les partis de la deuxième Internationale ont dans une mesure toujours croissante adopté à l'égard de l'État moderne. Ce comportement, c'est la légalité. Il ne faut à nouveau pas simplement entendre par là la forme apparente de la légalité, qui n'est également que la conséquence de l'attitude légaliste intime des partis sociaux-démocrates à l'égard de l'État; de même que l'« illégalité » des communistes n'est que la conséquence nécessaire de ce qu'ils se situent par toute leur tactique en dehors du cadre de la société bourgeoise. ⁶ Les partis de la deuxième internationale se sont, au cours de l'évolution, - peu à peu et presque imperceptiblement totalement placés sur le terrain de la société bourgeoise. Certes, ils se trouvent à son égard presque constamment « dans l'opposition », mais les armes légales l'opposition, de moyens de lutte dans une phase défensive, sont de plus en plus devenus l'essence de la lutte elle-même. Comme les partis de la deuxième Internationale commençaient à juger les événements du même point de vue que la bourgeoisie, il leur fut impossible de déchiffrer l'essence du développement, de même que cela avait été dès le départ impossible pour cette dernière. Car aussi bien l'impérialisme en plein essor que ses formes actuelles de décomposition ont

Lorsque des partis sociaux-démocrates deviennent illégaux (comme par exemple maintenant le parti hongrois) ou des communistes restent légaux (comme le parti italien) ce sont les phases transitoires de l'évolution, et en aucune façon des situations « normales ».

nécessairement conservé l'idéologie du nationalisme, de la phase pré-impérialiste. 7 Cette incapacité à percer à jour le voile idéologique est inévitablement assignée à la bourgeoisie par sa situation de classe; c'est le fatum qui lui est prédit, au-devant duquel elle est, comme Œdipe, contrainte de se précipiter aveuglément. Mais la mission et la tâche du prolétariat est précisément de prendre conscience de la nature interne de l'évolution, sans se préoccuper de ce voile idéologique, en dépit de son existence. Au prolétariat lui-même, cette cécité peut donc certes infliger des souffrances terribles, mais lui, elle ne peut pas le ruiner, il doit – qu'il le veuille ou non – devenir clairvoyant. Seules les couches dirigeantes des partis de la deuxième Internationale vont à la ruine dans la mesure où cette vraie compréhension est en voie de formation.

La faillite totale de la deuxième Internationale en août 1914 est la conséquence nécessaire de sa « légalité » ; ses partisans n'ont plus du tout eu conscience de ce que pour le prolétariat, la réalité vraie, c'est l'unité – désirée – du prolétariat mondial, que la structuration du monde en « nations » n'est rien de plus qu'une forme transitoire de l'évolution capitaliste, avec laquelle le prolétariat n'a à compter que dans la mesure des rapports de force donnés, mais avec laquelle il n'a absolument aucune relation interne. Mais l'imbrication des partis de la deuxième Internationale dans la figure idéologique de Nation était si forte que non seulement Bebel ⁸ a pu

Rosa Luxemburg, La crise de la Social-Démocratie, op. cit. VII, p. 36.

August Bebel (1840-1913), dirigeant Social-démocrate allemand. Au congrès du SPD en 1907, il se déclare prêt à prendre le fusil en cas de guerre contre la Russie. NdT.

parler de « prendre le fusil sur l'épaule », mais que même un monstre étatique comme l'Autriche-Hongrie a pu trouver des théoriciens pour le défendre. Et même la crise de la guerre n'a pas pu apporter de clarification. Que le point de vue fût celui d'un soutien victorieux ou celui d'un statu quo ante : dans les deux s'exprimait le désir de l'autruche de n'être obligée pas de comprendre les événements, de pouvoir revenir à la situation d'avantguerre, à celle de l'opposition légale. C'est pourquoi, d'une manière que rien ne peut étayer, ils considéraient de situation l'ensemble la. actuelle comme « transition » qui devait ramener à une « consolidation », c'est-à-dire aux États nationaux qui avaient déjà survécu à l'époque de l'avant-guerre.

C'est alors seulement que cette prise de position permet de comprendre pourquoi la deuxième Internationale n'a jamais pu se développer au-delà d'une réalité sur le papier. L'unification du prolétariat n'était pour elle que la « sympathie réciproque » des mondes ouvriers nationaux, qui étaient en premier lieu « nationaux », mais ensuite – quand c'était possible, pour autant que possible – se « soutenaient » entre L'Internationale était pour ainsi dire la politique extérieure du prolétariat à cette époque. Mais comme les partis restaient prisonniers de l'idéologie nationale de la bourgeoisie, ils ont dû dans leurs actions de « politique étrangère » se mettre en remorque de la bourgeoisie, et n'ont éprouvé librement pour la « politique extérieure » prolétarienne qu'autant d'idées et de sentiments que ce que permettait encore justement une telle alliance. C'est pourquoi la deuxième internationale a dû de plus en plus limiter à de simples « résolutions » se

« manifestations ». Elle est de plus en plus devenue quelque chose de seulement décoratif, limité à des congrès ou autres conventions analogues. En parvenant pas à élever l'idée de la solidarité prolétarienne au-delà des divisions nationales, et à la transposer en actes, ces partis devaient obligatoirement sombrer lors de la crise du nationalisme impérialiste, lors de la guerre mondiale. On voit combien ces préjugés sont profondément enracinés dans les couches dirigeantes du prolétariat dans le fait que toute la question russe, même encore aujourd'hui, n'est à maints égards pas traitée comme une question vitale pour tout le prolétariat, et de ce fait, naturellement, pour chaque prolétaire, mais comme « sympathie » pour la Russie, comme « aide réciproque », comme « politique étrangère prolétarienne », etc.

2.

La troisième Internationale est née de l'autocritique sanglante et terrible de la classe prolétarienne dans la guerre mondiale : c'est pourquoi sa nature doit être sans illusions, réaliste, et active. Cette orientation se manifeste dans sa structure en ce que d'un côté, elle s'en tient fermement, de façon inexorable et inébranlable, à l'idée de l'unité du prolétariat dans son ensemble, et que de l'autre côté pourtant, elle ne se nourrit jamais d'illusions sur ce qui est déjà atteint, qu'elle ne prend jamais une apparence pour une réalité, et n'édifie jamais ses organisations (comme le faisait la deuxième internationale) comme si l'unité du prolétariat était déjà réalisée, mais plutôt pour que cette unité se réalise aussi tôt que possible. Mais quand la troisième Internationale

est définie comme idée régulatrice des actions du prolétariat, cela veut dire : la véritable unité du prolétariat dans son ensemble comme objectif nécessaire, que chaque action isolée doit confirmer de manière immédiate et décisive.

Toute vraie unité sert à dissoudre la fausse unité passée pour en faire sa condition préalable dialectique, nécessaire. C'est pourquoi, partant du point de vue du passé qui se dissout, la nouvelle unité naissante a de même, obligatoirement, l'air d'une décomposition, voire d'un chaos et d'une anarchie. Ainsi, de même que le communisme, pour faire advenir la vraie unité du prolétariat, doit signifier un stade de scission et de « guerre fratricide », de même l'édification de la nouvelle Internationale, de l'Internationale de l'action révolutionnaire, ne peut elle-aussi conduire à une véritable unité qu'au travers de fissurations et de séparations. Toute anticipation organisationnelle de cette unité pourrait être néfaste. Il faudrait alors prendre une apparence pour une réalité - la structure et avec elle l'esprit de la deuxième Internationale agonisante s'immiscerait alors dans la troisième en voie de création et l'empoisonnerait.

La vérité avec laquelle la troisième Internationale doit compter, c'est que son existence aujourd'hui possible est aussi celle d'une idée. Si l'on veut, d'une « pure » idée qui n'a pas encore imprégné la réalité immédiate existante; mais il est plus exact de dire : d'une idée qui est de plus en plus en voie d'imprégner cette réalité, qui doit totalement l'imprégner. Ce devoir, qui est déjà devenu le principe de l'action dans l'avant-garde consciente du prolétariat, et son contraire dans l'état de

fait qu'il n'est resté qu'à l'état de devoir pour l'ensemble du prolétariat, doivent déterminer l'organisation de la troisième internationale.

L'état chaotique actuel de l'Europe et l'étape également chaotique du développement de la révolution doit servir de point de départ de cette organisation. Les anciens cadres, aussi bien les États bourgeois et les zones économiques bourgeoises, que les anciens partis prolétariens d'opposition qui leur sont confrontés sont soit déjà dissous, soit en voie de dissolution. À l'ancien monde en déclin fait face d'une manière ouvertement illégale le chemin épineux du nouveau monde, le prolétariat conscient. De cette illégalité résultent deux éléments organisationnels importants. Premièrement, le fait que les partis prolétariens n'adoptent à aucun moment le point de vue de la société existante, ne succombent par conséquent jamais à leurs illusions idéologiques, mais ne s'orientent jamais dans leurs actions qu'en fonction de l'état véritable de l'évolution économique. Deuxièmement, que de leur côté, ils vont même être déclarés « hors la loi » par les autorités existantes, qu'à leur illégalité de principe doit correspondre l'illégalité de l'essentiel de leur travail. Il y a bien des phases de la lutte où une certaine liberté du mouvement en matière de réunion, de presse, etc. peut être temporairement extorquée, mais cela ne pourra que très très rarement concerner le mouvement d'un plus grand ensemble et jamais en même temps le mouvement tout entier. Et même dans des cas où une liberté limitée peut être conquise, elle ne pourra jamais, dans l'état actuel des choses, être applicable à la possibilité d'arrangement international du prolétariat tout entier.

Les relations internationales du prolétariat dans l'état actuel de la lutte de classes ne peuvent être que des relations illégales (ainsi, en Italie, où le parti est apparemment le plus puissant, maintenant justement, le voyage du camarade Bombacci ⁹ en Russie a été interdit).

Mais l'illégalité exclue déjà d'un point de vue purement technique et organisationnel les formes de la deuxième Internationale, congrès et comité central; on continue naturellement de présupposer que les relations doivent être vivantes, et pas simplement décoratives ou bureaucratiques. Les préparatifs techniques d'un congrès ordinaire, les voyages aller et retour des délégués prendraient en effet tellement de temps que la plupart des directives tactiques et des résolutions seraient déjà obsolètes dès leur adoption, abstraction totalement faite de ce qu'avec la difficulté des communications illégales, il est toujours douteux que des conventions complètes en général puissent se tenir.

Un bureau central unitaire de la troisième Internationale devrait sans aucun doute lutter contre les mêmes difficultés. Abstraction faite de cela, l'ensemble du mouvement serait constamment exposé au danger d'une paralysie temporaire si, avec une véritable et stricte centralisation, le centre à l'occasion succombait à la violence de la bourgeoisie. Le seul moyen de lui éviter ce sort, son transfert en Russie, rendrait à nouveau son activité illusoire en raison de difficultés de transport.

Nicola Bombacci (1879-1945): il fut un des fondateurs du Parti Communiste d'Italie. Exclu en 1926, il se rapprochera ensuite du fascisme jusqu'à adhérer à la « République sociale » de Salo. Il sera fusillé en même temps que Mussolini. NdT.

Ces difficultés extérieures devraient déjà suffire à faire apparaître une structure décentralisée de la troisième Internationale comme une exigence incontournable de l'état actuel du mouvement. Néanmoins, la situation économicopolitique de l'Europe, dont la connaissance exacte nous a servi de point de départ comme véritable raison de l'illégalité de notre mouvement, rend cette décentralisation nécessaire aussi du point de vue des principes que du point de vue pratique. Nous l'avons dit : le développement objectif est allé au-delà de la forme nationale d'organisation, même si la bourgeoisie et la social-démocratie qu'elle influence n'en idéologiquement pris conscience. La véritable structure de l'Europe n'est plus aujourd'hui fondée sur les nations. Elle résulte plutôt d'une série de questions qui, du point de vue de la bourgeoisie (et de la social-démocratie) sont totalement indissociables des pays concernés, mais dont seule l'action unitaire de tous les travailleurs intéressés au problème en question peut apporter la solution. (citons seulement quelques exemples : le bassin houiller entre la Pologne, la Tchéco-slovaquie, et l'Autricheallemande 10 qui en est dépendante pour approvisionnement en charbon; la Ruthénie, au nord-est de la Hongrie, entre la Hongrie, la Tchéco-slovaquie, la Pologne, et l'Ukraine; Fiume entre l'Italie et la Yougoslavie etc.) Ces questions conditionnent une collaboration tactique ininterrompue des prolétariats intéressés; elles peuvent, ni être abandonnées aux actions isolées des partis singuliers, ni dépendre des décisions de centres géographiquement très éloignés, car

Bassin de Haute Silésie. L'Autriche-allemande revendique à cette époque les Sudètes germanophones. NdT.

leurs questions et réponses ne pourraient jamais avoir l'immédiateté et l'actualité nécessaire.

Compte tenu de la situation actuelle, l'articulation de ces questions ne peut pas s'ordonner selon le schéma de l'« unité nationale ». (La Pologne en est l'exemple le plus parlant, elle qui par exemple sur la question de Dantzig dépend entre autres de l'Allemagne, sur la question d'Ostrava de la Tchéco-slovaquie etc.; mais on pourrait aussi évoquer la relation de l'Italie à la Yougoslavie sur la question de Trieste-Fiume, l'Autriche-allemande sur celle Sud-Tyrol, à la France sur les questions de ses frontières de l'Ouest. Aussi ces ensembles complexes de questions ne peuvent-ils en aucune façon être figés ou schématisés. L'effet essentiel de l'état actuel réside justement en ce qu'il y a sur ces questions un glissement constant et une permanence, qu'apparaissent aujourd'hui des complexes auxquels personne hier n'aurait pu penser, et de l'autre côté disparaissent des questions qui semblaient insolubles. (Pensons par exemple à la menace commune de la Tchéco-slovaquie, de l'Autriche-allemande, et de la Yougoslavie par la terreur blanche en Hongrie s'alliant à la Pologne, une situation à la survenance de laquelle ces États précisément avaient énormément contribué par leur politique à l'égard de la Hongrie soviétique. 11) Si la troisième Internationale veut être une unité vivante du mouvement prolétarien, alors elle doit s'adapter par son organisation à cet état de fait de l'évolution.

L'appellation du régime hongrois de Dictature du prolétariat (21/03/1919 - 06/08/1919) *Magyarországi Tanácsköztársaság* peut se traduire par *République soviétique Hongroise* ou *République Hongroise des conseils*.

Le chaos ne peut être maîtrisé que par des principes solides et une tactique souple. Précisément parce que la Révolution prolétarienne vise une unité d'action, cette unité doit se construire par en bas, à partir des questions qui poussent immédiatement à l'unité. Il en résulte premièrement que dans l'état actuel du mouvement, plusieurs centres tactiques du mouvement nécessaires, au cas où ceux-ci veulent exercer une véritable influence sur le mouvement, et ne veulent pas se limiter à des conventions amicales de représentants de partis agissant par ailleurs en toute indépendance. Deuxièmement, qu'il est impossible d'« assigner » chaque « pays » à un centre. Chaque parti de la troisième Internationale doit se tenir dans un échange d'idées constant, direct, avec les partis de ces pays avec lesquels il a des problèmes communs du genre indiqué ci-dessus, afin que la collaboration tactique soir véritablement possible. Il s'ensuit que chaque Parti doit se tenir dans une relation des plus étroites avec tous les centres auxquels se rattachent des problèmes de ce genre ; qu'un parti doit donc être représenté dans plusieurs centres.

Il semble que ce raisonnement irait à l'encontre le l'organisation de centres en général, et que son exigence se limiterait à une entente immédiate sur les questions brûlantes immédiates. Ceci est aussi en partie exact. Aucune structure de l'Internationale, qu'on la conçoive avec un seul centre ou plusieurs centres, *ne doit jamais limiter les contacts directs des partis entre eux*. Bien au contraire, c'est la tâche principale de chaque centre que de donner forme, aussi intensément que possible, à ces contacts, plus intensément que ce que ces partis isolés ne seraient capables de leur donner forme par eux-mêmes.

On voit là que la conclusion tirée de la sorte de nos raisonnements n'est exacte qu'en partie. Son exactitude signifie seulement que les organisations de la troisième Internationale ne peuvent pas rester figées, ni dans leurs relations entre elles, ni dans celles aux partis ou des partis entre eux. Elles doivent au plan organisationnel conserver cet aspect glissant qui seul est capable de s'adapter au changement constant des problématiques. Mais le chaos auquel correspond ce changement, ce glissement, est en même temps la voie qui mène à l'unité. Et la volonté consciente d'unité doit s'exprimer au plan organisationnel dans le prolétariat lui-même. D'autant plus qu'à l'alliance tactique directe des groupes correspondent, presque sans exception, profondes analogies dans les stades de développement des pays concernés. De sorte que presque toujours, non seulement les questions tactiques directes, mais aussi les questions tactiques de principe font apparaître qu'elles favorisent et nécessitent une collaboration constante, un échange ininterrompu d'expériences. Ainsi par exemple, de tels centres - même pour leur domaine limité en soi et pour soi - ne peuvent jamais s'en tenir au schéma figé des congrès. Abstraction faite de ce que des rencontres illégales ne peuvent vraiment se tenir d'autant plus rarement qu'elles veulent englober plus de personnes et plus de grands territoires, des conversations nombreuses sur des intérêts communs immédiats, qui à chaque fois ne concernent qu'un groupe bien défini de partis concernés, peuvent être une meilleure leçon pratique pour l'action de la communauté que ne le pourraient être des congrès généraux, avec leurs résolutions souvent beaucoup trop générales. Leur importance ne doit ainsi en aucune façon être sous-estimée. L'unité et la solidité des principes, qui ne peut être atteinte qu'ainsi, sont les présupposés de la souplesse de la tactique. Sur les questions de principe, la troisième Internationale doit préserver son unité parfaite. Mais cette unité de principes ne peut s'imposer dans la réalité qu'après qu'elle a fait advenir l'unification dans les faits du prolétariat par des actions, par des organisations unitaires tactiques sur des questions brûlantes immédiates.

L'impossibilité pour tout le mouvement prolétarien en Europe de trouver une forme d'organisation unitaire repose en effet, en dernière analyse, sur le fait que le processus de décomposition du capitalisme, et par conséquent la prise de conscience du prolétariat dans les différents pays affichent des stades totalement différents. Dans les pays « vaincus », par exemple, ce n'est pas seulement l'appareil d'État, mais aussi les appareils social-démocrate et syndical qui sont beaucoup plus ébranlés que chez les « vainqueurs » etc. Il en découle que, pour toute une série de problèmes tactiques, naissent à nouveau des entités plus grandes dont l'unité s'exprime au plan organisationnel dans les centres de l'Internationale.

La deuxième Internationale ne connaissait que des mouvements nationaux qui étaient rassemblés dans l'unité apparente de l'Internationale. La troisième Internationale crée des rassemblements vivants de mouvements qui vont déjà au-delà des limitations « nationales ». Ces rassemblements sont des étapes sur le chemin de la vraie unité. Cela veut dire qu'ils correspondent toujours à un stade déterminé du mouvement, qu'ils se considèrent eux-mêmes comme

transitoires, comme provisoires, qu'ils se divisent ou s'unissent, changent le lieu et le mode de leur action selon ce qu'exige l'état de la lutte des classes au moment donné.



GEORG LUKÁCS : QUESTIONS D'ORGANISATION DE LA TROISIÈME INTERNATIONALE.

Table des matières

1	•••••	• • • • • • • •	• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •	•••••	•••••	• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •	•••••	5
2		• • • • • • • •			• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •			13

